

La Nouvelle-Angleterre va bientôt en ressentir l'effet, et pourtant elle est déjà passablement éprouvée, ses industries qui avaient les Etats de l'ouest pour principal débouché, sont dans le marasme; on cite une ville manufacturière du Massachusetts où sur six grandes filatures, deux donnent du travail deux jours par semaine, deux, donnent trois jours et les deux autres cinq.

Aussi le courant qui portait nos ouvriers vers les Etats-Unis a complètement changé de direction; nos compatriotes émigrés nous reviennent en masse. Un certain nombre, espérons-le, retourneront sur les terres, mais il y en a beaucoup qui ont complètement perdu le goût et l'habitude des travaux des champs et qui vont encombrer le marché du travail de nos villes. C'est peut-être par cela, d'abord, que nous subissons les premiers effets de la crise américaine à laquelle il est inutile de nous flatter que nous pourrions échapper complètement.

La perspective pour les ouvriers qui nous reviennent n'est pas rose; elle n'est pas brillante non plus pour ceux à qui ils viennent faire concurrence; les sociétés ouvrières devraient, ce nous semble, s'occuper de cette question qui les intéresse au plus haut degré et prendre des mesures pour que l'hiver ne soit pas trop pénible pour ceux qui n'auront plus le moyen de gagner leur vie.

Les éléments du Succès

Les circonstances peuvent jusqu'à un certain point, aider ou retarder le progrès de l'individu sur la route qui conduit au succès et à la richesse; mais personne n'arrive au succès et à la richesse que par son mérite et son travail personnel. La chance n'est qu'une quantité infinitésimale parmi les éléments de ce problème et le plutôt le jeune aspirant au succès commercial se sera convaincu de ce fait que la chance n'a rien à faire avec le succès, le plutôt il sera en mesure de s'élever au-dessus de sa position actuelle. "Si seulement j'avais la chance d'un tel" on entend souvent répéter cela par des jeunes gens à qui il manque, peut-être tout ce qu'il faut pour réussir excepté l'ambition et la santé. Même favorisés au plus haut point par les circonstances, les jeunes gens de cette catégorie manqueraient leur but, parce que, ou bien ils ne savent pas comment s'y prendre, ou bien ils sont incapables de faire les sacrifices nécessaires de leurs aises et de leur confort; de sorte que leur ambition n'aboutit qu'à des soupirs, des regrets et des plaintes.

Pourtant, il y a assez d'exemple d'hommes arrivés à un succès éclatant malgré des débuts peu encourageants, pour convaincre ces incrédules que le succès dépend des efforts personnels de celui qui le cherche.

Il y en a probablement un bon nombre d'autres qui s'imaginent qu'ils n'ont d'autre effort à faire pour réussir à se mettre dans le commerce à leur propre compte, que

de vivre économiquement et de se procurer ainsi un petit capital. C'est encore une illusion et presque aussi dangereuse que celle qui fait dépendre le succès de la chance. Le commis qui ne s'est jamais fait remarquer par son attention assidue et intelligente aux affaires du magasin, n'arriverait jamais à la fortune avec ce magasin si on le lui mettait entre les mains. Il faut s'habituer à un travail ardu, se former par l'attention continue à une espèce de routine des affaires, s'imbiber, pour ainsi dire, des sains principes des affaires et ce n'est qu'avec tout cela que le commis pourra devenir un bon marchand.

C'est pendant qu'il est commis que doivent se former son caractère, ses manières, ses habitudes, surtout s'il entre dans le commerce en sortant de l'école; c'est par conséquent l'apprentissage du marchand et de même qu'un ouvrier ne devient habile que s'il a fait un bon apprentissage, le marchand ne réussira dans ses affaires que s'il a été un bon et laborieux commis. Il lui sera impossible de se défaire d'habitudes de négligence ou de dissipation acquises à cette époque. S'il n'est pas scrupuleusement honnête envers son patron, il le sera encore moins plus tard envers ses clients et ses fournisseurs; et l'honnêteté est une des vertus les plus indispensables pour le marchand.

—(Merchant's Review.)

Le fromage canadien

A L'EXPOSITION DE CHICAGO.

La Société d'Industrie laitière de la province de Québec attire l'attention de ses membres sur l'article suivant, que nous traduisons de la *Sentinel Review* de Woodstock :

"Après épuisement de l'ordre du jour, M. Pattulo, président la Société d'Industrie laitière d'Oxford, demande des renseignements sur les envois de fromage du district d'Oxford à l'exposition de Chicago. Il fait remarquer que tous les Canadiens doivent être fiers du succès obtenu dans la première série de concours à Chicago. Ils ont raflé presque tous les prix. On verra qu'Ontario n'a fait qu'un, peu mieux que Québec, et on remarquera que Québec a remporté vingt médailles pour le fromage de la saison 1893, tandis que Ontario n'en a eu qu'une seule. Ceci n'a pu se produire que parce qu'Ontario n'avait pas envoyé de fromage. Ils sont fiers du succès de Québec, qui fait partie du Canada, mais les gens d'Ontario doivent être assez sensibles à leurs propres intérêts pour désirer de maintenir leur province à la première place comme dans le passé. Se contenter de la seconde place serait nuire aux intérêts d'Ontario, dont le fromage se vend dans les marchés du monde entier sur sa réputation, et sa réputation, est actuellement la meilleure. Comme Ingersoll est le point d'où le fromage de l'Ouest d'Ontario devrait être envoyé à l'Exposition Universelle, il demande aux personnes présentes

ce qui s'est fait pour la fabrication de cette année.

"M. A. F. McLaren, de Windsor, un des juges du fromage à l'exposition de Chicago, était présent et expliqua que la seule raison pour laquelle Ontario n'avait eu qu'une médaille, contre Québec vingt pour la fabrication de cette année, était qu'il n'y avait qu'un lot de fromage d'Ontario d'exposé. Il ne savait rien des arrangements faits dans le district pour l'envoi du fromage, mais il a compris d'après les explications du Prof. Robertson, qu'au lieu de 4 concours, il n'y en aurait qu'un cette année pour le fromage canadien.

"M. Casswell se déclare heureux de voir soulever la question, car elle est de grande importance pour les producteurs de lait d'Oxford et d'Ontario en général. Il fait allusion à l'Exposition Industrielle de l'automne dernier (à Toronto) où le fromage de Québec a remporté l'avantage et à la prochaine exposition de la puissance (à Toronto également) où le fromage d'Ontario et de Québec concourront ensemble, et pour ce concours, les producteurs du lait de cette province (Ontario) doivent se préparer.

"M. Pattulo s'étonne que le district d'Ingersoll ne soit pas mieux renseigné. . . . Il ne demande qu'une chose, c'est qu'Ontario soit traité comme Québec et New-York. La nouvelle déjà publiée que Québec avait remporté vingt médailles contre Ontario une, s'est répandue sans explication et est de nature à faire tort à Ontario. Tout en reconnaissant l'avantage d'une bonne réputation pour le fromage de Québec en tant que fromage canadien, les gens d'Ontario ont le devoir de surveiller leurs propres intérêts et de voir à garder la première place. Il ne faut pas que par apathie, erreur ou négligence de leur part, ils soient battus à l'exposition universelle."

La Société d'Industrie Laitière espère qu'il suffira de signaler cette discussion aux intéressés pour les mettre à même de défendre la réputation de leur fromage et à Chicago et à Toronto. Fromagers et cultivateurs doivent rivaliser de zèle pour maintenir la position conquise et les patrons de fromagerie sont invités à ne pas oublier que le fromage ne peut faire un fromage de concours qu'avec du lait parfaitement soigné, coulé et aéré.

Un mille marin est la longueur d'une minute (un soixantième de degré) de la longitude de la terre à l'équateur au niveau de la mer, c'est-à-dire un vingt-et-un mille soixantième de la circonférence équatoriale de la terre. Il équivaut à 1,152,664 milles ordinaires, 1855,11 mètres, 2028.69 verges ou 6086,07 pieds. Le mille marin anglais est plus long d'environ quatre pouces que celui des Etats-Unis. Le mètre est basé non sur la longitude mais sur la latitude terrestre sur la longueur du "méridien" qui est constante; il est exactement la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre.

LES FRANÇAIS DANS LA VALLÉE DU MÉKONG

(Suite.)

Tout d'abord, pour empêcher le renouvellement de ce qui vient de se produire, pour arrêter ces empiètements illégitimes et tracassiers d'un petit peuple tranquille et indolent et qui nous laisserait en paix, n'étaient ses conseillers européens, nous devons, sans retard, procéder à une délimitation de nos possessions respectives. Le Siam a ses droits, la France a les siens comme représentant de l'Annam, puis une troisième puissance a les siens aussi, la Chine, qui était autrefois souveraine et qui est restée suzeraine du Siam, et sans laquelle aucune délimitation ne serait pleinement valable. Nous devons donc, soit avec l'une, soit avec l'autre de ces nations, soit avec toutes deux ensemble, reconnaître et arrêter sur le terrain les frontières des trois Etats. Pour cette besogne délicate nous trouvons des arguments et des auxiliaires précieux à la cour de Hué. L'Annam, nation envahissante toute son histoire le démontre et l'histoire du Siam, du Cambodge et de la Birmanie l'atteste. — L'Annam avait reculé très loin ses limites, notamment sous Gia-Long et ses successeurs. Les archives de Hué gardent les preuves de cette expansion; ces archives, M. Paul Bert en 1886, avait commencé à les dépouiller; l'Académie de Hué, sur son ordre, avait mis au concours avec un prix important, la question des droits de l'Annam sur la vallée du Mékong étudiée au moyen des documents officiels, et un officier, aujourd'hui résident de grand mérite, M. le capitaine d'artillerie de marine, Luce, avait de son côté reçu la mission de contrôler les résultats de ces recherches. Lors donc que nous devons apporter le plus grand soin à faire figurer dans la délégation française de la commission tous les éléments propres à assurer le respect de nos droits, c'est-à-dire des ministres de l'ancienne cour de Hué, des diplomates annamites qui sont d'admirable négociateurs, de M. le résident Luce, etc., et nous devons mettre à leur tête quelques bons diplomates français, parlant bien le chinois, rompus aux façons de ces populations orientales et d'un esprit assez élevé pour ne pas croire humiliant de faire sans cesse appel aux lumières des diplomates annamites et d'un officier français.

Ce sera là déjà une excellente besogne. Mais ce sera, il faut le reconnaître, la partie la moins difficile de ce que nous avons à faire en Indo-Chine.

Ce n'est pas tout en effet, de déclarer que personne ne touchera au Siam. Le Siam n'est pas un corps inorganique et inerte. Il vit, il marche, il progresse; s'il n'avance pas spontanément, d'autres le font marcher. Entre leurs mains — et qu'il soit entre leurs mains, nous ne pouvons en faire à personne un grief, nous avions au Siam, il y a vingt ans, une forte position que nous